

sympathie à l'égard des millions de travailleurs qui aspirent à la liberté économique. Et je me réjouis de ce que notre nouveau souverain, Edouard VIII, en qui je nous crois justifiables de mettre tant d'espoir, a souvent manifesté des sentiments semblables. Un jour, visitant les régions minières du nord de l'Angleterre et voyant les mineurs de retour de l'ouvrage entrer dans leurs misérables taudis, le roi ne put s'empêcher de s'écrier: "Quelle pitié que cela! Voilà une chose qui me désole absolument. Quelle en est la cause? Cela ne saurait durer. C'est une honte pour l'Angleterre." Plus tard encore, parlant devant le congrès international de l'éducation commerciale en juillet 1932, il disait: "Notre devoir immédiat est d'établir une relation convenable entre la consommation et la production. La tâche n'est pas facile, mais elle est certainement possible."

Monsieur l'Orateur, je me réjouis de ces paroles. J'envisage l'avenir avec confiance et, avec vous et mes honorables collègues, je prie Dieu de diriger cet homme dans le gouvernement de notre pays et de diriger les hommes d'Etat appelés à le conseiller dans les divers grands dominions de l'empire britannique, de façon que tous travaillent de concert, sous l'œil de Dieu, pour obtenir que la consommation s'harmonise avec la production et que tous aillent de l'avant dans la grande lutte pour la conquête de la liberté économique. Et puisse Dieu remplir la promesse qu'il a faite et qu'un célèbre auteur d'hymne a exprimée ainsi:

For I will be with thee thy troubles to bless,
And sanctify to thee thy deepest distress.

M. J. S. WOODSWORTH (Winnipeg-Centre-Nord): Monsieur l'Orateur, en cette circonstance spéciale, notre parti désire se joindre aux autres pour exprimer nos regrets à l'occasion de la mort du feu roi et notre sympathie à l'égard de Sa Majesté la reine Marie.

Je me rappelle l'époque de la mort de la reine Victoria. Nous avions alors le sentiment d'une lourde perte personnelle et nous pensions que tout s'écroulait. Peut-être parce que je suis maintenant plus âgé, ayant presque l'âge de feu Sa Majesté, je n'éprouve pas aujourd'hui tout à fait les mêmes émotions. Mon point de vue s'est modifié, comme j'imagine que celui de bien d'autres a changé aussi. Il y a plusieurs années, quand j'étais jeune homme en Angleterre, j'ai été profondément remué par les lignes suivantes d'Ebenzer Elliott:

When wilt thou save the people?
O God of mercy! When?
Not kings and lords, but nations!
Not thrones and crowns, but men!

Ce point de vue a été trop longtemps négligé, mais quand nous le manifestons et

que nous nous y arrêtons, quelques-uns d'entre nous n'ont guère accordé au roi la place qu'il occupait dans la vie de l'empire. Le roi personnifie en somme la grande tradition britannique. Ceux qui ont connu le charme de l'abbaye de Westminster me comprendront. Cette tradition s'est constituée depuis les lointaines époques remplies de légendes brumeuses par une longue série de rois parfois bons et parfois mauvais; par des victoires et par des défaites; par des modifications constitutionnelles qui ont accepté des principes et des institutions de l'étranger tout en sauvegardant jalousement le type britannique. Sans mépriser les autres nations ou les autres civilisations, sans vouloir prétendre que nous avons atteint la perfection, nous sommes fiers de nous proclamer britanniques.

Puis le roi est le symbole de l'unité du commonwealth. Je préfère le mot "commonwealth" au mot "empire" parce que j'abhorre l'ancien impérialisme et tous ses agissements. Mais l'association volontaire d'un certain nombre de dominions autonomes est une grande œuvre. Cela nous encourage vraiment à espérer une unité encore plus complète. C'est même du temps de la reine Victoria que le poète lauréat a rêvé d'un parlement de l'humanité, d'une fédération mondiale. Si l'Angleterre pouvait arriver à établir réellement la paix universelle, ce serait le couronnement de sa gloire.

De plus, le roi de la Grande-Bretagne représente, en sa qualité de monarque constitutionnel, l'adaptation des formules anciennes et des vieilles constitutions aux exigences et aux fonctions nouvelles. Le "compromis", quand il signifie le marchandage des principes, est quelque chose de méprisable; mais quand il veut dire la découverte d'une entente acceptable, capable de concilier les divergences d'opinions, ou encore le progrès dans l'art difficile de vivre en société, un compromis comme celui-là devient nécessaire au succès d'un gouvernement démocratique. C'est sans doute là que l'on peut mieux saisir le génie particulier du peuple britannique. Sans rompre trop violemment avec le passé la vie nationale a constamment évolué. Nombreux sont les pays qui ont remplacé leurs souverains par des dictateurs. En Angleterre la démocratie politique s'est élargie à force de précédents. J'ai conscience, quand j'affirme qu'elle doit s'élargir encore davantage, de rester dans les limites de la plus pure tradition britannique.

Le roi est un symbole, mais un symbole des plus vivants. Il est de chair et d'os, comme nous. L'empire pleure aujourd'hui un homme, un fils, un époux, un père. Burns a écrit, en faveur de l'homme du commun: "A man's a man for a' that" (Après tout un